

Rousseau juge de Jean-Jacques

Études sur les *Dialogues* / Studies on the *Dialogues*

sous la direction de /edited by

Philip Knee et Gérard Allard

Pensée Libre N° 7

CANADIAN CATALOGUING
IN PUBLICATION DATA

DONNÉES DE CATALOGAGE
AVANT LA PUBLICATION

Main entry undert title:

Vedette principale au titre:

Rousseau juge de Jean-Jacques :
Études sur les *Dialogues*

Rousseau juge de Jean-Jacques :
Études sur les *Dialogues*

(Pensée Libre: no. 7)
Text in French and English.
Includes bibliographical referen-
ces.
ISBN 0-9693132-6-8

(Pensée Libre: no. 7)
Texte en français et en anglais.
Comprend des références biblio-
graphiques.
ISBN 0-9693132-6-8

I. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-
1778. Studies on *Dialogues*. Knee,
Philip and Allard, Gérald. II. North
American Association for the
Study of Jean-Jacques Rousseau.
III. Title: Rousseau juge de Jean-
Jacques, Studies on the *Dialogues*.
IV. Series.

I. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-
1778. Études sur les *Dialogues*. I.
Knee, Philip et Allard, Gérald. II.
Association nord-américaine des
études Jean-Jacques Rousseau. III.
Rousseau juge de Jean-Jacques :
Études sur les *Dialogues*.
IV. Collection.

The publication of this volume was made possible by the cooperation of the
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau and
Université Laval, Québec.

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études
Jean-Jacques Rousseau et de l'Université Laval, Québec.

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau /North
American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau, 1998.

ISBN 0-9693132-6-8

Collection *Pensée Libre* dirigée par Guy Lafrance.
Pensée Libre series editor: Guy Lafrance.

Imprimé au Canada
Printed in Canada

Jean-Jacques et ses chimères

Traiter du rapport de Jean-Jacques au monde des chimères, c'est traiter du rôle de l'imagination dans sa vie. Avant de me pencher sur l'heureuse exploitation de cette faculté par Jean-Jacques, d'après le Deuxième Dialogue, je rappelle brièvement la fonction capitale de l'imagination dans la vie humaine selon la philosophie de Rousseau. En une seule phrase, tout est dit « Tel est en nous l'empire de l'imagination et telle en est l'influence, que d'elle naissent non seulement les vertus et les vices, mais les biens et les maux de la vie humaine, et que c'est principalement la manière dont on s'y livre qui rend les hommes bons ou méchants, heureux ou malheureux ici-bas (815 et 816). »

Cette thèse sur la toute-puissance de l'imagination, succinctement exprimée ici, Rousseau la développe dans toute son œuvre, du *Premier Discours aux Rêveries*, en passant par l'*Émile* et le *Contrat social*. Partout est illustrée l'idée selon laquelle la manière dont on se livre à l'imagination détermine les rapports, sains ou malsains, entretenus avec soi-même et avec les autres. Ainsi, l'imagination est la cause des plus grands maux, dans la mesure où elle constitue la condition de possibilité de l'amour-propre, qui se manifeste par une préoccupation malade de l'*image* que l'on *imagine* que les autres retiennent de nous. Une analyse du *Second Discours* révèle d'ailleurs que cette faculté est la condition suffisante de la dépravation des hommes en tant que faculté sans laquelle l'amour-propre est impossible, elle est à l'origine de tous les vices, et en tant que puissance de représentation et d'anticipation, elle s'avère la source des angoisses, des passions et des désirs insatiables qui rendent malheureux l'homme civilisé. Par opposition, l'homme à l'état de nature, dépourvu d'imagination, ne connaît ni angoisses ni passions dévorantes puisque son imagination ne lui peint rien, ses craintes se limitent aux dangers immédiats et ses désirs se bornent à la satisfaction de ses besoins physiques.

Ce potentiel maléfique de l'imagination, mis en évidence dans le *Second Discours*, explique pourquoi Rousseau insiste, dans les livres I, II et III de l'*Émile*, sur la nécessité de garder cette faculté inactive le plus longtemps possible. Car l'éducation d'Émile a pour fondement l'idée que Rousseau se fait du principe du bonheur humain il s'agit de recréer et de conserver, chez un homme *développé*, l'équilibre qui existe chez l'homme à l'état de nature entre la puissance et la volonté, entre les

facultés et les désirs. Pour ce faire, il faut veiller à ce que les facultés inexistantes dans l'harmonie primitive s'éveillent et se développent dans le bon ordre, chacune en son temps, et qu'aucune ne dépasse les bornes de son juste usage, surtout pas l'imagination dont l'activité menace *naturellement* l'équilibre de l'individu, et dont le dérèglement entraîne irrémédiablement celui de toutes les autres facultés ¹.

Cause de tous les maux lorsqu'elle est dérégulée, l'imagination est aussi source des vertus. L'*Émile* et l'*Essai sur l'origine des langues* enseignent que d'elle dépend la pitié, dont découlent toutes les vertus sociales, selon la leçon du *Second Discours* ², reprise dans l'*Émile*. L'imagination est la faculté de la sensibilité dans la mesure où elle, et elle seule, a le pouvoir de rendre l'homme socialisé sensible aux peines d'autrui. En effet, dit Rousseau, « nul ne devient sensible que quand son imagination s'anime et commence à le transporter hors de lui ³ ». En d'autres mots « Celui qui n'imagine rien ne sent que lui-même ; il est seul au milieu du genre humain ⁴. » Voilà pourquoi jusqu'à son éveil à la puberté, Émile ne sent que lui-même « L'enfant n'imaginant point ce que sentent les autres ne connaît de maux que les siens ; mais quand le premier développement des sens allume en lui le feu de l'imagination, il commence à se sentir dans ses semblables, à s'émouvoir de leurs plaintes et à souffrir de leurs douleurs. C'est alors que le tableau de l'humanité souffrante doit porter à son cœur le premier attendrissement qu'il ait jamais éprouvé ⁵. » Il faut bien remarquer l'imagination engendre la pitié, dont dérivent les vertus sociales, à condition d'être imprégnée de l'image des misères humaines. L'éveil de la pitié marque alors l'éveil à l'humanité.

De plus, dans la mesure où l'imagination rend possible la jouissance des biens imaginaires que sont ses créations, elle semble constituer le seul moyen de préserver la bonté originelle d'un individu plongé dans un milieu corrompu. Cette idée est développée dans les *Dialogues*, mais elle se profile déjà au Quatrième Livre de l'*Émile*, où le

¹. Voir *Émile*, page 304. Yves Vargas, dans sa récente *Introduction à l'Émile de Rousseau*, PUF, Paris, 1995, montre bien (chapitre IX, section E) que si la *prématuration* est possible chez l'homme, c'est parce qu'il possède l'imagination, « cette faculté qui accroche tout et n'importe quoi, tout et n'importe quand (305). »

². Voir page 155.

³. *Émile*, page 506.

⁴. *Essai sur l'origine des langues*, page 396.

⁵. *Émile*, pages 504 et 505.

précepteur fait Émile prisonnier d'un idéal féminin, afin de le protéger de l'attraction des objets réels, des femmes réelles, susceptibles de le corrompre, étant promises illusoires de bonheur ⁶.

La philosophie de Rousseau postule donc que le rapport de l'individu aux autres hommes relève de son imagination. De la pente que cette faculté aura prise dépend qu'il se rapporte à eux dans l'amour-propre, s'il ne se préoccupe que de l'image qu'il imagine que l'on retient de lui ; dans la pitié, s'il imagine les autres hommes dans une position inférieure à la sienne ; ou dans l'indifférence, si se nourrissant des productions de son imagination il se détourne des êtres réels. Or dans les *Dialogues*, Rousseau insiste sur les vertus protectrices et consolatrices de l'imagination ⁷, qui assurent à Jean-Jacques l'indifférence face aux manigances de ses persécuteurs. Il détaille dans cette œuvre les ressources offertes par cette faculté, et soutient que Jean-Jacques goûte grâce à elle le bonheur en dépit du sort cruel qui est le sien. Mieux il prétend que ses chimères lui font connaître un bonheur plus vrai et plus solide que celui qui résulte de la jouissance des biens réels, c'est-à-dire existants ⁸. Le recours à l'imaginaire tel que l'opère Jean-Jacques, en lui assurant le bonheur - et un bonheur tout en son pouvoir, puisque nourrissant son cœur de chimères il n'attend rien des hommes ni du monde - préserve sa bonté au sein de l'hostilité ambiante. On sait en effet que pour Rousseau « Quiconque se suffit à lui-même ne veut nuire à qui que ce soit (790) », que c'est la dépendance qui cause la méchanceté.

Dans les pages qui suivent, je me penche dans un premier temps sur ce rapport troublant, mais dont les effets semblent bénéfiques, ce rapport entretenu par Jean-Jacques avec le monde des chimères, d'après les *Dialogues*. Dans un second temps, j'essaie de montrer que ce que Rousseau présente dans cette œuvre comme un recours ultime, une solution de repli, à savoir nourrir son cœur des chimères de son imagination afin de répondre à son vif désir d'amitié, est en fait, au même titre que le délire de persécution dont atteste ce texte, l'inévitable issue de son anthropologie, telle qu'elle se révèle dès le *Second Discours* et telle qu'elle est développée dans l'*Émile*. En d'autres mots, je voudrais montrer que d'attribuer à l'imagination un rôle aussi décisif dans la vie humaine, mène à un certain nombre d'impasses, dont celle dans laquelle se trouve Jean-Jacques selon le témoignage des *Dialogues*, à savoir

⁶. Voir *Émile*, page 656.

⁷. Voir pages 815 et 816.

⁸. Voir page 814.

devoir alimenter son cœur de fictions, et en être réduit à se dédoubler afin de se lier à un être digne de confiance, au seul être digne de confiance soi-même.

*

Au début du Premier Dialogue, Rousseau explique que face à la situation déplorable qui sévit dans les sociétés corrompues, l'attitude du sage est de se tenir à l'écart, dans l'inaction ; le mieux qu'on puisse faire étant de s'abstenir d'entrer dans le tourbillon social qui inévitablement amène à faire du mal à autrui. Il poursuit en soutenant que les habitants du *monde idéal*, dont on sait que leurs passions conservent leur direction primitive, c'est-à-dire inoffensive, restent eux aussi à l'écart du *tourbillon*, bien que ce ne soit ni par sagesse, ni par calcul, ni par vertu ; mais à cause de l'ardeur de leur désir d'une société des cœurs ne s'occupant que du céleste état auquel ils aspirent, lorsqu'il désespèrent de l'atteindre dans la société, ils tombent dans l'inaction. Constatant l'impossibilité de la communion des cœurs, ils ne s'acharnent pas contre les obstacles, ils se détournent plutôt des hommes, s'isolent et rêvent, s'isolent et se nourrissent de chimères. Or c'est précisément l'attitude de Jean-Jacques, comme l'enseigne Rousseau dans le Deuxième Dialogue. Aussi, si le Jean-Jacques des *Dialogues* est un homme de la nature, comme Rousseau l'affirme, c'est bien sûr parce qu'il n'est animé que par les passions primitives, mais c'est aussi parce qu'il se suffit à lui-même, et ce grâce à son imagination. Au lieu de le jeter hors de lui et de l'inféoder aux hommes et à la fortune, cette bienfaisante faculté lui confère l'*auto-suffisance*. Plutôt que de lui faire poursuivre des biens illusoires et hors de portée, comme elle fait chez la plupart des hommes, chez les hommes de l'amour-propre, les condamnant ainsi à l'insatisfaction et au malheur, l'imagination de Jean-Jacques le garde en lui-même ; en le nourrissant de ses projections, elle lui permet de jouir d'une indépendance qui s'apparente à celle de l'homme à l'état de nature décrit dans le *Second Discours*. Le bonheur de Jean-Jacques ne dépend de rien ni de personne ; il lui est assuré par son imagination, qui lui procure et lui conserve des biens répondant aux désirs de son cœur. En s'envolant dans l'imaginaire, Jean-Jacques s'évade de la dure réalité, non seulement pour trouver refuge et consolation, mais pour goûter le bonheur le plus solide, le plus sûr qui soit accessible à l'homme « Lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui les croit tenir mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il possède sans risque et sans crainte ; la fortune et les hommes ne sauraient l'en dépouiller (814). »

Il y a plus. Le bonheur auquel Jean-Jacques accède grâce à son

imagination n'est pas simplement plus accessible et plus solide que n'importe quel bonheur *réel*, il est aussi selon Rousseau plus *vrai*, plus satisfaisant ; parce que les biens dont cette faculté permet de jouir sont plus parfaits, plus désirables que tout ce qui existe en ce monde. Ainsi Jean-Jacques est-il « plus heureux et plus riche par la possession des biens imaginaires qu'il crée, qu'il ne le serait par celle des biens plus réels si l'on veut, mais moins désirables qui existent réellement (858) ».

Ces affirmations sont pour le moins troublantes et font miroiter un bonheur bien différent de celui que Rousseau préparait pour Émile. Car la recette du bonheur d'Émile, évoquée plus haut, était de brider son imagination, de façon que ses désirs soient toujours proportionnés à ses facultés « Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini ; ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux ⁹. » Or pour les êtres doués d'une sensibilité exceptionnelle, sensibilité toujours accompagnée d'une imagination très vive, il semble exister une autre recette du bonheur, ou plutôt un remède à l'insatisfaction qui paraîtrait devoir aller de pair avec une imagination sans cesse habitée « de créatures parfaites aussi célestes par leurs vertus que par leurs beauté, d'amis sûrs et fidèles tels que [Jean-Jacques] n'en trouv[a] jamais ici-bas ¹⁰ ». Si le besoin de certaines jouissances du cœur est très fort chez un individu, comme il l'est chez Jean-Jacques, son imagination devient alors si féconde qu'elle a le pouvoir de produire les objets de ses désirs, offrant ainsi au rêveur l'incalculable avantage de disposer à son gré de ces objets ¹¹. Ainsi désirer et jouir ne font plus

⁹. *Émile*, page 305.

¹⁰. *Confessions*, pages 427 et 428.

¹¹. « L'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme [...] me jette en quelque sorte dans l'immensité des êtres pour les combiner, les choisir, *me les approprier à mon gré sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière* ; mon cœur errant d'objet en objet s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'enivre de sentiments délicieux (*Confessions*, page 162 ; les italiques sont ajoutés). » Si l'imaginaire est plus satisfaisant que la réalité, s'il est plus apte à répondre aux désirs du cœur humain, c'est finalement parce qu'il rend possible un contrôle des hommes et de la fortune qui n'est jamais assuré dans la réalité. Si le seul bonheur véritable est dispensé par l'imagination, c'est qu'elle rend maître et possesseur de tous les biens qu'elle crée. Or dans cette ambition de contrôler la fortune, de se rendre maître et possesseur de la nature, on reconnaît les pionniers de la pensée moderne Machiavel et Descartes. Rousseau s'avère donc résolument moderne, mais il donne au projet de ses prédécesseurs une direction qu'ils n'auraient jamais pu *imaginer*. Car il s'agit, dans le cas de Machiavel par exemple, de s'affranchir des pièges de l'imaginaire pour ne se

qu'un pour cet être choyé. Aucune distance ne subsiste entre force et désir, non pas parce que l'imagination est éteinte, comme chez l'homme à l'état de nature, non parce qu'elle est si bien réglée qu'il sait se satisfaire de ce qui est, comme chez Émile, mais parce qu'elle est si active qu'elle répond comme immédiatement aux désirs du cœur « À force de s'occuper de l'objet qu'il convoite, à force d'y tendre par ses désirs, sa bienfaisante imagination arrive au terme en sautant par-dessus les obstacles qui l'arrêtent ou l'effarouchent. Elle fait plus, écartant de l'objet tout ce qu'il a d'étranger à sa convoitise, elle ne le lui présente qu'approprié de tous points à son désir. Par là ses fictions lui deviennent plus douces que les réalités mêmes ; elles en écartent les défauts avec les difficultés, elles les lui livrent préparées tout exprès pour lui et font que désirer et jouir ne sont pour lui qu'une même chose (857). » En dernière analyse, Rousseau place l'imaginaire au-dessus de la réalité. Ce n'est pas étonnant, puisqu'il soutient par ailleurs que les biens réels, les biens prisés en ce monde, ne sont qu'apparence et illusion, puisqu'il croit que la nature et le naturel, chassés du cœur des hommes et des sociétés corrompus, se sont réfugiés dans l'imagination du seul homme dont le cœur est resté pur.

Il reste que Jean-Jacques déplore amèrement de n'avoir pas trouvé un cœur digne de son amitié, ou un ami digne de son cœur. Cette plainte est formulée dans les *Confessions*¹², dans les *Rêveries*¹³, et la forme des *Dialogues* en est une douloureuse expression. La satisfaction par l'imaginaire serait donc un pis-aller, ce qu'affirme d'ailleurs explicitement Rousseau Jean-Jacques quitterait ses chimères pour la réalité, sur l'espoir de trouver un cœur qui s'ouvrît au sien, sur l'espoir de trouver un ami sûr¹⁴. Mais on se demande si ce dont Jean-Jacques déplore le manque n'est pas, selon son anthropologie, et donc selon sa sensibilité, strictement impossible ; si cette anthropologie n'implique pas que le seul bonheur réel accessible à l'homme civilisé se vive dans et par l'imagination ; si la conséquence inéluctable de la conception rous-

préoccuper que de la vérité effective, vérité qui seule permet un certain contrôle de la fortune et des hommes. Or ce projet est vain selon Rousseau, car, comme l'admet d'ailleurs Machiavel, le contrôle de la réalité n'est jamais parfaitement assuré ; c'est pourquoi Rousseau suggère de se détourner du réel pour vivre dans et de l'imaginaire on dispose à loisir d'un monde dont on est le créateur ; le sentiment de puissance est alors parfait (même s'il est parfaitement illusoire).

¹². Voir pages 362, 391, 414 à 416, 426 et 473.

¹³. Voir pages 995, 1001, 1004 et 1081.

¹⁴. Voir pages 794, 824, 827, 869 et 950.

seauiste de l'homme n'est pas que « le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité ¹⁵ ». Bref, on se demande si l'amitié n'est pas une chimère. De sorte que le dédoublement de Rousseau dans les *Dialogues* et son redoublement dans les *Rêveries* ¹⁶ ne seraient pas simplement l'ultime recours d'un homme injustement traité, mais seraient en même temps l'unique solution possible pour répondre au désir d'amitié et de réciprocité d'un cœur qui *par nature* est incapable de l'un et de l'autre, d'un cœur qui *par nature* ne peut que s'aimer lui-même et s'accorder la préférence, d'un cœur qui, prisonnier de sa conception de la nature du cœur humain, ne peut que mettre en doute l'attachement et la fidélité d'un autre cœur. Qu'est-ce à dire ?

Rousseau soutient dans le *Second Discours* que l'amitié, de même que tous les sentiments bienveillants qui peuvent lier les hommes, relèvent de la pitié. Or la pitié *sociale* dépend de l'activité et de la pente de l'imagination ¹⁷, et l'*Émile* enseigne que la condition d'émergence de cette pitié sociale est un sentiment de supériorité, que la pitié vient du constat de la faiblesse de l'autre. Il n'est pas dans le cœur humain, affirme Rousseau, d'aimer qui on juge supérieur à soi, d'aimer qui on

¹⁵. *Nouvelle Héloïse*, page 693.

¹⁶. Voir page 1001.

¹⁷. Je dis bien *pitié sociale* parce qu'il semble y avoir deux théories de la pitié chez Rousseau. La première se trouverait dans le *Second Discours* exclusivement. Elle implique que la pitié est une affection naturelle, aussi primitive, presque aussi viscérale que l'amour de soi. Selon cette optique le sentiment de pitié précéderait la réflexion et serait d'autant plus vif que les facultés mises à contribution dans le processus de réflexion seraient demeurées assoupies (voir page 155 et 156). Il faut remarquer que cette pitié est passive, elle est *com-passion* ; elle n'engendre pas d'action. La seconde théorie serait élaborée dans l'*Essai sur l'origine des langues* et dans l'*Émile*. Elle stipule que « la pitié, bien que naturelle au cœur de l'homme resterait éternellement *inactive* sans l'imagination qui la met en jeu (*Essai sur l'origine des langues*, page 395 ; les italiques sont ajoutés) ». C'est elle seule que je considère dans mon analyse, parce qu'il s'agit ici des possibilités ouvertes à l'homme socialisé, *développé*. Selon cette seconde théorie, la pitié sociale, celle qui est à l'origine des affections sociales, la pitié *active*, celle qui engendre les vertus que l'on veut conférer à Émile (voir *Émile*, page 506), requiert l'activité de l'imagination. Or cette théorie - la seule qui concerne l'homme dont les facultés sont développées - mène aux impasses indiquées. Je crois par ailleurs qu'il n'y a pas opposition ou incompatibilité entre ces *supposées* deux théories, qu'elles sont complémentaires (il faut que l'imagination intervienne pour que la pitié naturelle devienne *effective*, pour qu'elle engendre une action, des vertus), mais je renvoie à ce propos à l'éclairante discussion de ce débat par Jacques Derrida (*De la Grammatologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967, pages 243 à 278). J'adhère entièrement à ses analyses et à ses conclusions.

juge plus heureux que soi¹⁸. Ce qui rend l'autre aimable, attachant, c'est son insuffisance, c'est son infirmité¹⁹. La pitié naît de l'imagination des misères de l'autre, jointe au sentiment d'en être exempt. Ainsi « la pitié est douce parce qu'en se mettant à la place de celui qui souffre on sent pourtant le plaisir de ne pas souffrir comme lui²⁰. » Se rapporter à l'autre dans la pitié, ce n'est toujours que s'aimer soi-même revenant sur moi-même après m'être comparé à celui qui souffre, je sens le plaisir d'être à ma place, augmenté par celui de me sentir sensible aux douleurs de l'autre, celui de sentir ma propre bonté²¹. Ainsi suis-je ému des souffrances de l'autre, mais peut-être surtout de ma propre émotion « Et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret je suis encore homme²². » Bref, aimer l'autre n'est qu'un moyen de mieux s'aimer soi-même. Ce que confirment maints passages des *Dialogues*, par exemple le suivant « La sensibilité positive dérive immédiatement de l'amour de soi. Il est très naturel que celui qui s'aime cherche à étendre son être et ses jouissances, et à s'approprier par l'attachement ce qu'il sent devoir être un bien pour lui ceci est une pure affaire de sentiment où la réflexion n'entre pour rien (805 et 806). » Mon amour pour l'autre est purement égoïste ; il me permet d'étendre mon être.

D'ailleurs, si Rousseau admet que l'on puisse s'attacher temporairement à quelqu'un jugé plus heureux que soi, il précise que le fondement de cet attachement ne sera ni l'amour ni l'estime ni l'admiration, mais l'intérêt qui fait que m'attacher à lui me permet de m'« approprier une partie de son bien-être²³ ». J'aime celui que je juge inférieur, parce qu'il est inoffensif et que me l'attacher me permet d'étendre mon être. Je puis m'attacher momentanément à celui que je juge supérieur, et ce par intérêt. Puisque le rapport entretenu par l'homme avec ses semblables est médiatisé soit par la pitié, soit par

¹⁸. Voir *Émile*, page 506. Voir aussi page 503 « L'aspect d'un homme heureux inspire aux autres moins d'amour que d'envie ; on l'accuserait volontiers d'usurper un droit qu'il n'a pas en se faisant un bonheur exclusif, et l'amour-propre souffre encore en nous faisant sentir que cet homme n'a nul besoin de nous. »

¹⁹. Voir *Émile*, page 503.

²⁰. *Émile*, page 504.

²¹. Voir *Émile*, page 514.

²². *Émile*, page 688.

²³. *Émile*, page 506.

l'amour-propre, il ne peut qu'être condescendant ou envieux. S'il est dominé par la pitié, il est bienveillant, mais ne peut qu'être condescendant, parce que procédant d'un sentiment de supériorité. S'il est dominé par l'amour-propre, il est malveillant, et sera méprisant ou envieux, selon que je me juge supérieur ou inférieur à l'autre. Du point de vue de l'anthropologie de Rousseau, l'estime, la reconnaissance sereine de la grandeur ou du bonheur de l'autre semblent impossibles²⁴.

L'amitié véritable se révèle d'autant moins possible que la confiance en l'autre est inconcevable, toujours d'après la conception rousseauiste de l'homme, qui stipule que tout individu se donnera nécessairement la préférence, puisqu'il est par nature irrémédiablement égoïste. Ainsi, devant le choix entre trahir ou simplement abandonner l'*ami*, pour me sauver ou simplement mieux me préserver, j'opterai certainement pour ma sécurité, pour mon bien-être, puisque je suis avant tout amour de moi-même, et que ma pitié pour l'autre n'agit que dans la mesure où mon propre bien est d'abord assuré. Le *Second Discours* est clair à ce propos l'homme à l'état de nature s'avère doux et pitoyable, *sauf* si son bien-être est en jeu. De la même manière, l'homme civilisé aime la justice, mais aussi fort que soit cet amour, aussi pur que soit resté son cœur, si son devoir s'oppose à son intérêt, il optera pour son intérêt. C'est ainsi qu'inévitablement « on devient injuste et méchant dans le fait,

²⁴. La philosophie de Rousseau implique l'impossibilité de l'admiration sereine d'autrui. Cette idée est clairement illustrée dans *l'Émile*. On se souvient qu'à partir de la puberté, moment où s'est éveillée son imagination, Émile est habité par l'amour-propre, qu'il veut donc occuper la première place (voir page 523). Dès lors, affirme Rousseau, la bienveillance ou la malveillance d'Émile à l'égard de ses semblables dépend de la place *qu'il croit* occuper parmi eux « Pour décider si celles de ces passions [celles qui tiennent à l'amour-propre] qui domineront dans son caractère seront humaines et douces ou cruelles et malfaisantes, si ce seront des passions de bienfaisance et de commisération, ou d'envie et de convoitise, il faut savoir à quelle place *il se sentira* parmi les hommes, et quels genre d'obstacles *il pourra croire* avoir à vaincre, pour parvenir à celle qu'il veut occuper (pages 523 et 524 ; les italiques sont ajoutés). » Afin qu'Émile n'envie rien à personne, afin qu'il soit bon pour les autres, il faut donc diriger son imagination (voir page 501) de façon qu'il *sente, croie, imagine* qu'il occupe la place la plus désirable. Or c'est précisément pour immuniser Émile contre l'admiration à l'égard des autres hommes, et donc l'immuniser contre l'envie, qu'on lui inspire de la pitié pour les héros de Plutarque (voir pages 527 à 536) lui ayant fait *comprendre* que la situation des plus grands héros de Plutarque n'a, malgré les apparences, rien d'enviable, le précepteur n'aura pas à craindre qu'Émile ait tendance à envier la situation de ses contemporains, aussi choyés par la fortune qu'ils paraissent Émile *sait* que leur bonheur est illusion. En réalité, il ne s'agit donc pas pour l'homme social d'une opposition entre l'amour-propre et la pitié, parce que *la pitié d'Émile procède de l'amour-propre*, comme en témoigne le passage cité dans cette note ; il s'agit d'une opposition entre un amour-propre laissé à lui-même, *naturel*, et un amour-propre monstrueusement bien géré, si bien géré qu'il engendre la bonté.

sans avoir cessé d'être juste et bon dans l'âme ²⁵ ». Voilà pourquoi notre auteur soutient, dès le *Second Discours* et tout au long de son œuvre, que la seule maxime morale assortie au cœur humain est « Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible ²⁶. » On comprend alors que Rousseau avoue n'être pas exempt de crimes, et que cela ne l'empêche pas de prétendre être le meilleur des hommes ²⁷ il lui est arrivé de s'accorder la préférence contre la justice (par exemple lors de l'épisode du ruban volé ou celui de l'abandon de M. Le Maître à Lyon), mais cela résulte de circonstances qui, pour reprendre les mots des *Dialogues*, « forcent souvent au mal l'homme faible malgré son cœur (671) ». Cette faiblesse est toute naturelle, aussi n'exclut-elle en rien la bonté du cœur, bonté qui dans ces circonstances est pourtant sans effet.

De plus, l'amitié, dans la mesure où elle suppose la fidélité, suppose une certaine constance chez les deux individus qu'elle joint ; ce que Cicéron appelle la fermeté du caractère ²⁸. Elle implique que chacun est dans une large mesure maître de lui-même, qu'il ne se laisse pas affecter, modeler ou diriger par les événements, les circonstances, les impressions de toutes sortes qui nécessairement sont hors de son contrôle. Car si l'ami est susceptible de devenir *autre* à tout moment, suivant les variations de la fortune ou de la température, il va de soi que l'on ne peut compter sur lui, ses dispositions et ses sentiments étant les jouets du hasard. Or c'est précisément ce que soutient Rousseau, non seulement pour expliquer ses âmes hebdomadaires, les périodes de sa vie où il fut *quelqu'un d'autre*, mais pour en faire une règle générale qui sous-tend toute l'entreprise pédagogique de l'*Émile*, une règle dont est tirée la méthode de Wolmar, et qui devait être élaborée dans *La Morale sensitive* ²⁹. Puisque le moral dépend du physique et qu'il n'est en aucun cas apte à maîtriser ce dernier, l'homme est le jouet de ses sensations, des impressions qui agissent sur lui. Ainsi ne peut-on compter sur aucun sentiment stable, ni chez soi ni chez autrui. En témoigne éloquemment une note de *La Nouvelle Héloïse* « Vous êtes bien folles, vous autres

²⁵. *Confessions*, page 56.

²⁶. *Second Discours*, page 156.

²⁷. Voir *Confessions*, pages 5 et 517, *Dialogues*, page 952, *Rêveries*, pages 1023 et 1059, *Lettres à Malesherbes*, page 1133.

²⁸. *De l'amitié*, XVII-XVIII.

²⁹. Voir à ce sujet le bel article d'Étienne Gilson, « La Méthode de M. de Wolmar » dans *Les Idées et les Lettres*, Vrin, Paris, 1955. Voir aussi la description par Rousseau du projet de *La Morale sensitive* dans les *Confessions*, pages 408 et 409.

femmes, de vouloir donner de la consistance à un sentiment aussi frivole et aussi passager que l'amour. Tout change dans la nature, tout est dans un flux continu, et vous voulez inspirer des feux constants ? Et de quel droit prétendez-vous être aimée aujourd'hui parce que vous l'étiez hier ? Gardez donc le même visage, le même âge, la même humeur ; soyez toujours la même et l'on vous aimera toujours, si l'on peut. Mais changer sans cesse et vouloir toujours qu'on vous aime, c'est vouloir qu'à chaque instant on cesse de vous aimer ; ce n'est pas chercher des cœurs constants, c'est en chercher d'aussi changeants que vous ³⁰. » Cette remarque sur l'inconstance de la nature, des êtres et des sentiments, s'applique à tout attachement entre deux individus. La stabilité des affections, des dispositions, étant impossible d'après la conception rousseauiste de l'homme, Jean-Jacques peut bien rêver d'amis sûrs et fidèles, mais il n'en trouvera jamais ici-bas, selon les données de sa propre philosophie.

L'amitié est donc une chimère du point de vue de l'anthropologie de Rousseau elle est strictement impossible, pour autant qu'on considère qu'elle suppose à la fois la reconnaissance de l'égalité, l'estime, la constance, la fidélité et la confiance. Ainsi Jean-Jacques ne peut-il qu'en rêver. Selon la même logique, il ne peut que supposer l'envie chez ses *amis*, et alors vivre dans le soupçon de la trahison. Il ne s'agit pas de nier ou négliger l'importance des trahisons et mesquineries réelles qu'a pu subir Jean-Jacques, mais de mettre en évidence que la conception de l'homme qu'expose Rousseau dès le *Second Discours*, donc avant les trahisons, révèle une sensibilité qui le prédisposait au délire qui éclate dans les *Dialogues*. Jean-Jacques croit que ses amis le détestent depuis son succès, comme en témoignent, entre autres, les passages suivants « Dans son âge mûr il trouva des esprits vifs, éclairés et fins, mais faux, doubles et méchants, qui parurent l'aimer tant qu'ils eurent la première place, mais qui dès qu'ils s'en crurent offusqués n'usèrent de sa confiance que pour l'accabler d'opprobres et de malheurs (819). » Et « J'entrevois la cause secrète qui a mis en fureur les auteurs du complot. La route que J. J. avait prise était trop contraire à la leur pour qu'il lui pardonnassent de donner un exemple qu'il ne voulaient pas suivre et d'occasionner des comparaisons qu'il ne leur

³⁰. *Nouvelle Héloïse*, pages 509 et 510. Le passage suivant est aussi pertinent, où l'on entend Saint-Preux parler de lui-même « Ô Julie, que c'est un fatal présent qu'une âme sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. Vil jouet de l'air et des saisons, le soleil ou les brouillards, l'air couvert ou serein régleront sa destinée, et il sera content ou triste au gré des vents (page 89). » Voir aussi le début de la Neuvième Promenade, *Rêveries*, page 1085.

convenait pas de souffrir (883) ³¹. » Or il était inévitable que Jean-Jacques suppose l'envie chez ses *amis* à partir du moment où il se voyait promu aux premières places, à partir du moment où il croyait avoir fait montre de supériorité, puisque selon sa philosophie l'envie est la suite *nécessaire* du constat qu'un autre occupe la place jugée la plus désirable, puisqu'il est *humainement impossible* selon Rousseau de supporter sereinement de sentir la supériorité d'un autre, puisque la bonté a pour condition l'idée, le sentiment, la *croissance* qu'on occupe la place véritablement la plus désirable. Si les *amis* de Jean-Jacques n'avaient pas réagi à son succès et au modèle d'*authenticité* qu'il incarnait, selon lui, comme il dit qu'ils l'ont fait, s'ils avaient candidement reconnu sa grandeur et l'en avaient aimé davantage, sa philosophie se serait révélée fausse.

L'homme de Rousseau ne peut se rapporter à l'autre que dans l'amour-propre, c'est-à-dire dans l'inquiétude que l'autre occupe une place plus désirable, ce qui rend enclin à des sentiments malveillants. À moins que ce soit dans la pitié, c'est-à-dire dans l'imagination de ce qu'il y a de misérable dans la situation de l'autre, ce qui rend condescendant. L'homme de Rousseau est coupé d'un rapport à l'autre qui serait vécu dans la reconnaissance sereine de la grandeur, du mérite et du bonheur de l'autre ; ainsi l'est Jean-Jacques, qui, revenu des illusions de l'amitié, en est réduit à converser avec lui-même, à la façon relativement sereine des *Rêveries*, ou à celle, profondément triste, des *Dialogues*. L'amitié, à bien y regarder, n'est et ne peut être qu'une chimère.

Si l'homme est tel que le décrit Rousseau, il ne reste que deux façons de répondre au désir d'amitié qui habite chacun. Soit on vit sous l'illusion de l'amitié, on connaît ainsi un bonheur éphémère toujours menacé d'être démenti par la réalité. Soit on se nourrit d'amours et d'amitiés sciemment imaginaires, on connaît alors un bonheur vrai et durable, ne dépendant nullement de la réalité, ne dépendant nullement des autres. Jean-Jacques est passé d'un imaginaire à l'autre, mais il n'a jamais quitté l'imaginaire « Se détrompant trop tard des illusions qui l'avaient abusé si longtemps il se livra tout entier à celles qu'il pouvait réaliser tous les jours, et finit par nourrir de ses seules chimères son cœur que le besoin d'aimer avait toujours dévoré (819). » Rousseau fait l'apologie du second type de bonheur, parce qu'il est moins douloureux que le premier, qui est de toute façon illusoire et précaire ; parce qu'il ne nous fait dépendre de rien ni de personne ; parce qu'il conserve l'unité de l'individu, dont il est impossible, selon Rousseau, de se départir sans

³¹. Voir aussi pages 701 à 703, 733, 886 et *Confessions*, pages 287, 288, 362, 386 et 387.

s'aliéner et se condamner à souffrir. Puisque le mal absolu est la perte de soi dans l'extériorité, l'imagination, cause de perte en ce qu'elle fait souvent dépendre l'homme de ce qui n'est pas lui, en ce qu'elle le projette souvent hors de lui, est aussi faculté rédemptrice dans la mesure où elle permet à l'individu de rester en lui-même, de se nourrir de lui-même, de créer, d'imaginer, son bonheur. Chérir les chimères de son imagination, ce n'est toujours que s'aimer soi-même, c'est aimer les projections de son propre cœur. Le point de départ de la philosophie de Rousseau ne pouvait mener son auteur qu'à la triste fin qu'il a connue, où il n'y avait que Rousseau pour se lier d'amitié avec Jean-Jacques. À ceux qui jugent cette double impasse inadéquate, il ne reste que d'imaginer l'homme autrement que ne le peint Rousseau.

*Élaine Larochelle
Collège F.-X. Garneau
et Université de Paris IV*